

NOUVELLES EXPLORATIONS A CHERCHEL

RAPPORT

ADRESSE A

M. JONNART, Gouverneur Général de l'Algérie

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

J'ai l'honneur de vous présenter le résumé des découvertes que les crédits alloués pour 1904-1905 ont permis d'effectuer.

La reproduction ci-jointe en photogravure des principaux objets d'art exhumés au cours de ces recherches montre que, cette année encore, les résultats obtenus compensent les sacrifices consentis (à ne tenir compte que de la valeur purement matérielle de ces objets).

Précédemment, nous avons exploré, outre la région des tombeaux, deux élégantes villas romaines (chez MM. Marcadal et Félicien), un temple et une basilique (chez MM. Volto et Delkiche), deux établissements de thermes (sur le champ de manœuvres et au bord de la mer). Cette fois les investigations ont surtout porté sur le théâtre. Nous espérons que les statues, si on en trouvait, pouvant se rattacher à un monument déterminé, auraient ainsi plus d'intérêt.

I

Le théâtre antique de Cherchel

Des fouilles viennent d'être pratiquées au-dessous de la caserne des tirailleurs, dans la zone de terrain correspondant à l'emplacement de la scène antique. Cette zone, que l'État a oublié de se réserver, appartient aujourd'hui à cinq propriétaires, sans compter la commune qui en possède une importante parcelle.

Deux d'entre eux, MM. Sadoun et Ehrard, ont même leurs maisonnettes exactement posées sur le milieu même de la scène, qui était l'endroit le plus orné. Deux autres, MM. Lajouze et Quartero nous ayant gracieusement accordé toutes facilités pour explorer leur lot, ces recherches n'ont pas été sans profit pour le musée local. Elles l'ont enrichi d'acquisitions nouvelles.

On pouvait penser qu'il ne restait presque aucun vestige de ce théâtre dont les gradins et le portique avaient pourtant duré jusqu'en 1840, et dont la scène, a-t-on écrit, (de La Blanchère, *de re Jubá*, p. 59) avait seule disparu à cette époque (1).

Les gradins en pierre de taille, disposés sur la pente de la colline, où les spectateurs se tenaient assis face au nord, c'est-à-dire face à la mer, et qui figurent encore dans les planches de Ravoisié (album archéologique sans texte 1841), arrachés lors de la construction des casernes, furent utilisés comme matériaux. Puis l'hémicycle lui-même, qu'une courbe de terrain dessinait, devint carrière de tuf. Aussi, peu d'habitants savent-ils aujourd'hui pourquoi la rue qui mène à ce trou béant s'appelle rue du Théâtre. J'ai vu des enfants du pays — tant le souvenir des choses se perd vite — attribuer cette désignation à ce fait que des zouaves auraient dressé autrefois, dans ces parages, quelque estrade pour y jouer la comédie !

S'appuyant sur ces actes de vandalisme et ces témoignages et les résumé, M. Gsell, dans son ouvrage d'ensemble sur les Monuments historiques de l'Algérie, qui donne avec exactitude l'état actuel de nos connaissances à cet égard, a pu écrire (tome I, p. 199) : « A Cherchel, le théâtre a complètement disparu ».

Or, les fouilles que nous venons d'entreprendre, et qui ont été poussées jusqu'à sept mètres de profondeur, démontrent que la scène, qu'on supposait totalement détruite, parce qu'elle était recouverte de monticules, de cactus et d'habitations, subsiste entière. (Planches VI et VII).

Nous avons déblayé, avec son entrée donnant sur un passage dallé, tout le couloir (côté est de la scène) conduisant à l'orchestre, c'est-à-dire à la plateforme semi-circulaire située entre la scène et les étages de gradins, qui servait aux évolutions du chœur chez les Grecs, mais qui était réservée, chez les Romains et dans leurs colonies, aux spectateurs de distinction. Dans ce couloir (large de 4^m35 et long de 28^m70, de l'entrée à la naissance de la courbe de l'orchestre) gisaient des chapiteaux, des fûts de colonnes en marbre vert, piqué de rouge, en brèche d'Afrique, en marbre blanc veiné de noir, ou strié comme de l'agate. Les uns sont lisses et les autres sillonnés de vingt-quatre cannelures. Une des

(1) « Theatrum... usque ad ann. 1840 quo Galli urbe potiti sunt, scenâ tantummodo destructâ, duraverat. »

colonnes, qui était sans doute engagée, n'est cannelée que sur les deux tiers de son pourtour. On a roulé ces colonnes (dont trois fragments se raccordent, mesurant ensemble 4 m. 50) sur l'Esplanade, où elles serviront de bancs de luxe aux promeneurs, le musée étant trop plein pour recevoir ces gros matériaux. Nous avons mis au jour également un escalier voûté, semblant longer extérieurement les gradins (large de 1 m. 50), et plusieurs chambres, annexes de la scène, dont les murs, d'une construction très soignée, ont encore leurs plinthes de marbre. Dans l'une de ces pièces, qui a pu servir pour la garde des costumes ou la manœuvre des décors, en deçà et tout près du couloir, nous avons recueilli un énorme fragment d'entablement corinthien, une tête colossale, presque intacte, de Muse ou d'Apollon, et une statue drapée.

Sur cette scène, à la façade richement décorée, évoluaient, il y a dix-huit siècles, les acteurs tragiques en longue robe traînante, les histrions vêtus de jaune, les mimes au costume bariolé comme celui d'Arlequin, tous ces danseurs au son de la flûte et ces bouffons dont les postures licencieuses et le jeu impudique ont tant de fois excité la réprobation des écrivains chrétiens d'Afrique, comme Minutius Félix, Lactance et Saint Augustin.

Les dispositions acoustiques de ce théâtre adossé à la colline paraissent avoir été des plus heureuses. Même en l'absence du mur de fond qui servait de réflecteur à la voix, nous avons pu constater qu'un spectateur, assis tout en haut des gradins, perçoit nettement des paroles prononcées sans effort dans la partie basse, à l'endroit qu'occupait la scène.

Les vastes proportions de cet édifice, il a plus de quatre-vingt-dix mètres de large, d'après le plan soigneusement relevé par M. Munkel (Planche VIII), indiquent qu'il servait, non seulement à une élite, friande de fines comédies comme étaient celles de l'africain Térence, mais à la foule, non moins avide de drames, de pantomimes et de divertissements chorégraphiques que de courses de chars et de combats de bêtes. Comme Carthage, l'autre brillante cité du littoral, et comme Rome elle-même, Césarée de Maurétanie possédait son théâtre, son hippodrome (dont on n'a pas encore fouillé la *spina*) et son cirque ou amphithéâtre (à droite de la route d'Alger), dont l'arène aujourd'hui transformée en champ d'orge a vu le martyre de sainte Marcienne, livrée aux lions et aux léopards pour avoir brisé une statue de Diane.

Selon quelques historiens (de la Blanchère, *l. c.* p. 59) (1), c'est dans le théâtre dont nous venons d'explorer une partie (la partie orientale) qu'un autre martyr de Césarée, Arcadius, aurait subi le supplice. En me

(1) « Propè nihil superest e ditissimo aedificio memoria. S. Arcadii ibi martyrium passi claro ».

reportant aux fastes de l'Église d'Afrique, aux textes des légendes consignés dans les *Acta sanctorum*, je n'ai pas trouvé d'indication topographique autorisant cette conjecture. L'anonyme et pieux narrateur se contente de prêter un discours à saint Arcadius, auquel on avait arraché les ongles, coupé les doigts, les mains, les pieds, mais à qui restait la langue pour glorifier Dieu et pour exhorter les témoins de son supplice à se convertir. S'adressant à ceux qui l'entouraient et qui avaient sous les yeux une scène barbare et étrange, le pauvre mutilé leur dit : « *Spectatores insoliti theatri...* » Cette simple apostrophe du martyr : ... « *Spectateurs d'un théâtre inaccoutumé...* » suffit-elle pour établir que sa passion (inscrite dans les annales à la date du 12 janvier 304) a eu lieu en plein théâtre ?

Quoi qu'il en soit, cet édifice ne présentait pas une ornementation moins luxueuse que les grands Thermes, à en juger par la profusion et la variété des marbres indigènes et exotiques, et de toutes couleurs, que nous avons rencontrés. Ils font songer à la description des escaliers de l'abbaye de Thélème, dans Rabelais, qui étaient « part de porphyre, part de pierre numidique, part de marbre serpentinite. » Nous avons trouvé, outre des bandes de marbre blanc de Carrare, colorées en rose, des fragments de porphyre vert (importé d'Égypte), des morceaux de serpentine (provenant d'Italie), des consoles et des pilastres d'albâtre translucide (tiré d'Aïn-Tekbalet, province d'Oran), des plaques de revêtement en brèche d'Afrique, comme gemmées, où des roses mettent leur éclat sur un fond noir et vert (originaire de Chemtou, Tunisie).

On sait, dans les laboratoires de géologie, le prix élevé qu'atteignent les collections d'échantillons de marbre et de roche ornementale provenant des ruines de Rome (deux cent vingt-cinq francs pour quarante-cinq échantillons en petits carreaux polis, de 0^m08 de côté). Avec les débris de marbre extraits des ruines de Césarée — qui entretenait des relations commerciales avec Athènes, Rome et Alexandrie — il serait possible de composer, pour le musée, des tables de mosaïque presque identiques.

Voici l'énumération des fragments d'architecture et de sculpture rencontrés jusqu'à présent dans ces fouilles et déposés au musée :

Corniche. — Huit fragments de corniche corinthienne, presque tous d'une conservation parfaite, et d'un beau travail, semblant d'après leurs dimensions, avoir fait partie du décor intérieur.

Le plus considérable de ces fragments, d'un seul bloc de marbre, et qui n'a pas son semblable au musée, mesure 2^m40 de long sur 0^m67 de hauteur. Il présente une rangée de modillons ou consoles, large de dix centimètres sur seize centimètres de haut, sur chacun desquels est sculptée une feuille d'acanthe. Les modillons sont séparés les uns des autres par d'élégantes rosaces, de formes ingénieusement variées, les pétales diffé-

rant de nombre et d'aspect (tantôt quatre, tantôt cinq, ici relevés, là incurvés, et plus loin contenant en bordure huit moulures ovales).

En bas un rang de trente sept oves, séparés par des fleurs, placés au-dessus d'un rang de dés rectangulaires ou denticules (larges de trente-cinq millimètres).

En haut, un rang d'ornements en forme de rais de cœur (0^m03 de haut) (Planche III).

Colonnes. — Les colonnes exhumées ont été transportées sur l'Esplanade, mais deux fragments en brèche d'Afrique et deux fragments cannelés (ayant peut-être appartenu à un double étage de colonnes du mur de scène) ont été mis au musée, comme spécimens.

Deux colonnes, en brèche d'Afrique, ont été trouvées sciées, ou à demi sciées, longitudinalement. La poudre de grès, nécessaire pour l'opération, était encore auprès. Ceux qui ont voulu, après l'incendie et à une basse époque, les débiter en plaques ornementales, ont été dérangés dans leur travail, qui est inachevé.

Chapiteaux. — Un chapiteau corinthien (marbre blanc, hauteur 0^m70) orné de deux rangs d'acanthé, d'où partent de grosses tiges qui s'infléchissent en volutes sous chacun des angles de l'abaque. Entre ces grosses nervures, monte une tigette droite, en spirale, comme un foudre, rappelant les chapiteaux du temps de Mars Vengeur à Rome.

Sur une des faces, le chiffre XVII, point de repère pour l'édificateur de la colonnade.

2° Un autre chapiteau corinthien, de grandes dimensions (marbre blanc, hauteur 0^m94, diamètre 0^m67). Entre les grosses nervures issues des acanthes, une tigette terminée en fer de lance.

Sur la tranche inférieure du chapiteau, en bordure, cette inscription en grandes lettres :

P. ANTIVS AMPHIO

(lettres liées *a* et *m*, *m* et *p*, *h* et *i*)

Publius Antius Amphio...

C'est sans doute le nom de l'artiste qui a sculpté le chapiteau. Son joli surnom (*Amphion*) évoque le souvenir du constructeur légendaire des remparts de Thèbes, dont les blocs se superposaient d'eux-mêmes et harmonieusement, aux seuls accords de sa lyre. (Planche II).

3° Un chapiteau corinthien (marbre, hauteur 0^m58, diamètre 0^m44), avec une tigette centrale terminée par une sorte de bouton de lotus.

4° Un chapiteau, de mêmes dimensions que le précédent, mais qui a séjourné dans le feu, et dont le décor s'est écaillé ou effrité sous l'influence de la flamme. Quelques fragments de colonnes, qui vont s'émiettant, comme pourris et désagrégés, portent également la trace d'un violent

incendie (datant peut-être de la fameuse insurrection du roi Firmus, en l'an 371).

5° Un élégant chapiteau-applique (plaque de marbre blanc, hauteur 0^m55) décoré latéralement de feuilles d'acanthé, avec une tige fleurie en forme de thyrsé, entouré de rosaces, comme motif central. Le thyrsé, ou lance terminée par une pomme de pin, était un des attributs de Bacchus, sous le patronage duquel se donnaient les représentations dramatiques. (Planche iv).

Un autre chapiteau de pilastre, d'un décor analogue, mais d'un relief plus accentué et plus vigoureux.

Une colonnette, enguirlandée de feuilles de lierre (feuillage consacré à Bacchus).

Deux couronnements de colonnettes en forme de coupes, dont l'une est ornée en dessous de feuilles d'acanthé, et à la partie supérieure d'une bordure de feuilles et de glands de chêne. (Planche iv).

Deux épaisses consoles d'albâtre (longueur 0^m28, hauteur 0^m25) décorées latéralement d'une sorte de corne d'abondance d'où s'échappe une palmette (peut-être un de ces aplustres ou ornements de poupe de navire rappelant que Césarée était ville maritime). (Planche iii).

Une console de marbre, en forme de S. ayant pu servir de séparation entre deux fauteuils.

Un bucrâne, ou tête de bœuf desséchée, qu'on trouve dans la décoration des autels grecs, et qui rappelle les sacrifices faits aux dieux (marbre blanc, hauteur 0^m24, largeur frontale 0^m13).

Un autre bucrâne, d'une égale vérité anatomique, présentant à l'arrière comme le précédent, une face plate, avec un gros trou de scellement. Il devait faire partie avec des guirlandes et des rosaces, du décor de la frise du mur de scène. (Pl. iv).

Un pied bifide (appartenant à un bœuf qui figurait peut être dans une scène de sacrifice).

Un pied de femme, pied droit, nu, adhérent à un socle (0^m30 de long), et un pied d'homme sans support, avec la naissance de la jambe (hauteur 0^m19), tous les deux en beau marbre et d'une jolie exécution. (Pl. iv).

Un pied tout entrelacé de courroies.

Un fragment de cuisse, vêtue comme d'un maillot en filet.

Un autre fragment (hauteur 0^m15) présente à sa face antérieure des courroies lacées et nouées, et sur les côtés des enroulements de fleurs (brodequin décoré ?)

Un fragment de pied gauche (largeur 0^m19) et une main gauche (largeur 0^m12).

Un genou (marbre).

Un socle avec l'empreinte en creux des contours d'un pied. (Pl. iv).

Tous ces menus fragments laissent supposer que les colonnes enca-

draient des niches rectangulaires ornées de frontons et peuplées de statues.

Mais la trouvaille la plus importante est celle d'une colossale statue de femme drapée (marbre, hauteur 1^m75, non compris la tête), d'aspect conique. Elle a, en largeur, vingt centimètres de plus à la base qu'aux épaules. (Hauteur du socle, 0^m04). Debout, nettement cambrée, la main gauche sur la poitrine, elle s'appuie sur la jambe droite, la jambe gauche infléchie et ramenée en arrière comme l'*Athena* d'Alcamène du musée de Cherchel, ou la Bacchante du musée de Mustapha (qui provient de Cherchel).

La tunique talaire dont elle est vêtue et qui tombe à plis verticaux comme des cannelures couvre presque en entier le pied droit, ne laissant à découvert que trois doigts, posés sur la semelle d'une sandale légère (0^m025 d'épaisseur). Une large ceinture est nouée immédiatement au-dessous des seins, qui sont gonflés comme ceux des femmes de Michel Ange. Un manteau l'enveloppe, qui laisse deviner et saillir les hanches, le ventre, le genou gauche, pour se terminer dans le dos en plis élégants quoique sommaires (Planche I).

La main droite manque, mais trois petits trous de scellement (à la naissance du médius de la main gauche, sur le poignet, et sur le ventre) indiquent qu'elle tenait un attribut — un masque tragique, si c'est une Melpomène, ou peut-être une lyre, comme la Terpsichore des peintures d'Herculanum qui est au Louvre, et dont l'attitude est analogue.

Cette muse semble se rattacher à l'école de Praxitèle, dont les répliques, au musée de Cherchel, étaient déjà si nombreuses.

Quant à la tête de femme jeune, de déesse, presque intacte, à l'exception d'une légère meurtrissure au nez, à la coiffure simple comme celle des Muses (cheveux partagés par une ligne médiane, ceints d'une bandelette, ondulés sur les tempes et formant masse sur la nuque), d'une facture sobre, d'une beauté surtout architecturale, on pouvait croire, comme elle est de même marbre et de mêmes proportions (hauteur 0^m25) et qu'elle a été découverte à un mètre de la statue, qu'elle lui appartenait. Toutefois les lignes du cou ne se raccordent pas. Il est possible que nous ayons affaire à deux Muses différentes (soit Melpomène et Thalie, soit Terpsichore et Euterpe). La planche II montre cette tête isolée. La planche V la reproduit surmontant la statue (à titre de simple curiosité, et pour obtenir un effet d'expression différent).

Les autres Muses qui concouraient à l'ornementation de la scène, sommeillent encore sous les maisons de MM. Sadoun et Ehrard, ou dans le couloir de l'orchestre (côté ouest) non encore attaqué.

Un fragment de dédicace monumentale trouvé dans les fouilles : LIV — si l'on peut y voir le reste d'un nom comme *Aelius* ou *Aurelius* — permettrait d'attribuer la construction de cet édifice au temps des

Antonins (fin du second siècle) alors que la ville avait acquis un haut degré de développement et de prospérité, plutôt qu'à l'époque de Iuba II, le roi-écrivain, protégé d'Auguste et fondateur de Césarée, qui pourtant affectionnait les choses du théâtre, puisqu'il s'entourait d'artistes et de tragédiens, et qu'il a même fait de l'art dramatique le thème d'une de ses nombreuses et doctes élucubrations.

II

Une tête du roi Juba

Les sondages que M. Besse, négociant, a bien voulu nous autoriser à faire dans le terrain sur lequel il se proposait de bâtir (rue de Ténez, à proximité des grands Thermes) n'ont fait rencontrer que des lambeaux de murs. Là s'élevaient les écuries du génie, et plus anciennement la mosquée de Sidi Ali, dont quelques arcades subsistent dans l'arrière-boutique du propriétaire. Toutefois quelques objets antiques ont été recueillis dans ce sol déjà bouleversé, outre quelques fragments de poterie hispano-moresque, à reflets métalliques, car on trouve de tout dans ces décombres, jusqu'à des pots de moutarde de « Bordin, vinaigrier du roi, des cours d'Angleterre, d'Autriche et de Russie » datant sans doute des premiers temps de notre occupation.

Voici l'énumération de ces objets :

- 1° Une colonne de granit (actuellement sur l'esplanade) ;
- 2° Une base de colonne ;
- 3° Une pierre phallique (0^m39 × 0^m25), qui porte à quatre le nombre des documents de ce genre conservés au musée ;
- 4° Un fragment d'inscription en grandes lettres : SA (*sacrum* ?) ;
- 5° Un autre fragment de dédicace pieuse, trop incomplet (lacunes à droite et à gauche du texte), pour pouvoir être restitué :

I A (*Julia* ?)
(vi) DVATA MA (*ter* ?)
QVE PIOS SVS
(pa) RENTES VN
c AE P

6° Une chevelure ondulée de marbre (largeur 0^m22), à section plate, et qui s'adaptait à une tête de statue ;

7° Une médiocre figurine de Bacchus (marbre, hauteur 0^m18), avec dos plat, ceint d'une épaisse couronne de lierre, et d'un travail inachevé (à moins que l'asymétrie des yeux n'ait été voulue par l'artiste pour exprimer l'ivresse). (Pl. II) ;

8° Une tête de roi, en beau marbre blanc, comme veiné de nacre (hauteur 0^m28), ceinte d'un diadème d'étoffe rayée, qui devait être noué à l'arrière. Elle a subi, sur la nuque et sur le nez, l'outrage du marteau. Les rois de Maurétanie ayant leurs temples, étant l'objet d'un culte local qui subsistait encore au temps de Tertullien, quand le christianisme triompha officiellement, leurs images furent brisées comme les autres idoles. Malgré son état de mutilation, cette tête, très individuelle, a encore beaucoup de caractère. (Planche II, en haut et à droite). Le modelé du front, droit et plat en son milieu, avec des saillies au-dessus de l'arcade sourcilière, la bouche proéminente, dénotant du sang nègre chez ce descendant de chefs lybiens, établissent une parenté très sensible entre cette physionomie imberbe et placide, aux joues pleines, et les trois portraits de Juba II précédemment découverts à Cherchel.

Deux de ces portraits, dont l'un provient de la ferme Nicolas, sont au Louvre, dans la salle africaine. Le troisième se trouve au musée de Cherchel. C'est cette tête élégante et diadémée que l'ancienne gardienne du musée, la brave mère Saint-Martin (si chargée d'années qu'un haut personnage entrant un jour au musée et désignant du doigt les statues antiques, se laissât aller à lui dire : « Vous avez vu faire tout cela ? ») avait surnommée le *baromètre romain*, parce qu'elle est imprégnée de sels qui se colorent en rose à l'approche de la pluie.

La tête nouvellement découverte se distingue de celles-là par la coiffure, par une sorte d'ornement large de 0^m10, et qui semble être un morceau d'étoffe ramené sur le sommet de la tête.

D'après le témoignage de quelques monnaies, Juba II avait voué un sanctuaire et un bois sacré à l'empereur Auguste, son bienfaiteur et protecteur. Il est possible que ce prince soit ici représenté en prêtre d'Auguste.

C'est ce Juba II qui a fondé Cherchel ou Césarée, qui a du moins choisi ce joli coin de la côte, où s'élevait un comptoir phénicien, *Iol*, pour y établir sa résidence, et y faire luire un brillant rayon de civilisation gréco-romaine.

Je n'ai pas besoin de rappeler comment son père Juba I, s'étant suicidé d'une façon romanesque après la défaite de Thapsus (en l'an 46 avant Jésus-Christ), le jeune Juba II avait été emmené à Rome comme otage, recueilli et très soigneusement élevé par l'héritier de César, par Auguste qui en fit un lettré et un appréciateur délicat des choses d'art.

Plus tard, quand Auguste eut la gracieuseté de lui rendre son royaume, et de lui accorder en plus la main de la fille de la fameuse Cléopâtre d'Égypte, Juba II reconnaissant, et d'humeur assagié, prit plaisir à s'entourer d'artistes grecs et à orner Césarée de Maurétanie, sa nouvelle capitale, de monuments et de statues.

L'on est parvenu graduellement à déterminer au musée de Cherchel,

des répliques de certains chefs-d'œuvre de Phidias, d'Alcamène, de Praxitèle, de Paonios ou de Scopas.

Cette tête majestueuse d'homme barbu notamment, qui décorait naguère la fontaine de la place, est la reproduction presque identique d'une de ces têtes divines, appliquées comme des médaillons, sur la volute des chapiteaux gigantesques du temple d'Apollon à Didymes (Asie-Mineure), (tout récemment publiées en photogravure par MM. Pontremoli et Haussoulier).

La plupart de ces copies d'œuvres célèbres, qu'on est étonné de trouver en si grand nombre au musée de Cherchel, peuvent être attribuées à l'influence personnelle du roi Juba, qui n'était pas moins épris d'art grec que le roi Louis II de Bavière, le protecteur de Wagner, le fantaisiste constructeur des Propylées et de la glyptothèque de Munich.

D'autre part, les nombreux écrits de Juba sur la peinture, la musique, le théâtre, l'histoire naturelle, etc., l'ont fait appeler par Plutarque et Athénée « le plus érudit des princes », et « le roi le plus versé dans les questions d'histoire ». Pline ajoute même — quoi qu'il ait eu un règne heureux de près de cinquante ans, durant lequel il fut béni de ses sujets et aimé des étrangers — qu'il fut encore plus distingué comme homme de lettres que comme roi. Son souvenir planant sur Cherchel, il n'est pas étonnant que certains habitants de la ville — dont un numismate — aient attribué à leurs enfants le prénom de Juba.

Parmi les monnaies récemment trouvées au théâtre, il y en a une qui représente Cléopâtre-Séléne, femme de Juba II, avec un crocodile au revers, rappelant son pays d'origine, et l'inscription, en lettres grecques : Cléopâtre, reine.

III

Un cimetière militaire

Voici un lot de vingt-quatre inscriptions que M. Peyron, propriétaire, vient d'avoir la gracieuseté de nous remettre pour le Musée.

Elles proviennent de sa ferme située à deux kilomètres de Cherchel, à droite de la route d'Alger, au lieu dit « des deux bassins » (*sari touitah*).

Elles ont été mises au jour, il y a quinze ou vingt ans, lors de la plantation d'un vignoble dans des parages semés de tombes.

Hier encore, en faisant piocher son champ de géranium, M. Peyron y rencontrait sept sarcophages superposés, sans inscriptions ni dessins, et qui furent immédiatement transformés, selon l'usage, en abreuvoirs.

Purement funéraires, simple écho de gémissements poussés il y a dix-huit siècles sous le ciel bleu de l'Afrique, et qui continuent, ces inscrip-

tions se distinguent du moins par la beauté des matériaux dans lesquels elles sont taillées. Comme presque tous les textes épigraphiques qu'on exhume à Cherchel, et dont le seul aspect reflète la splendeur de l'ancienne Césarée, elles présentent cette particularité d'être gravées sur marbre blanc, sur marbre vert ou sur onyx.

Plusieurs d'entre elles ont été signalées déjà par M. Schmitter, dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule* (1883). D'autres ont été publiées par M. Paul Gauckler et par moi dans la *Revue archéologique* (1891). Quelques-unes sont inédites.

Comme elles entrent au Musée, j'en redonne le texte et j'y joins une traduction pour aider ceux qui voudront tenir à jour le catalogue de la collection de Cherchel et connaître la signification et la provenance de tant de documents divers dont elle s'augmente sans cesse.

Sur ces vingt-quatre épitaphes ou fragments d'épitaphes, cinq se rapportent à des soldats et treize à des enfants. Aucune n'indique de ces professions que d'autres inscriptions trouvées à Cherchel mentionnent (comme gladiateur, joueur de flûte, éleveur de volailles, médecin spécialiste pour les maladies d'yeux, etc.).

En voici l'énumération :

1^o Fragment de stèle, laissant voir la partie inférieure d'un cheval à longue queue qui galope à droite, et la jambe du cavalier (marbre blanc, 0^m 57 × 0^m 32).

Le nom du cavalier manque, ainsi que l'indication du corps de troupe auquel il appartenait. Reste le nom du camarade qui a fait faire le monument :

AMPALUS CAMALI F(*ilius*) EQVES ALAE EIUSDEM TVRMA PLACIDI
HERES EXS TESTAMENTO FACIENDUM CVRAVIT(*h*) I(*c*) E(*st*) P(*ositus*)
S(*it*) T(*ibi*) T(*erra*) L(*evis*)

« Ampalus, fils de Camalius, cavalier appartenant à la même aile, de l'escadron commandé par Placide. Héritier du défunt, il lui a élevé, conformément à son testament, cette tombe. C'est ici qu'il repose. Que la terre te soit légère ! » (Planche IX).

2^o Autre stèle de marbre (fragment de 0^m 80 de hauteur), avec l'image d'un fantassin tenant un bouclier rectangulaire. (Planche IX).

STIPENDIORVM X
H (*ic*) S(*itus*) EST
HEREDES POSVERVNT

« ... Il avait dix années de services. C'est ici qu'il repose. Les héritiers ont élevé ce monument. »

3° Plaque de marbre blanc (0^m26×0^m22) :

D (is) M (anibus)
P MANLIVS RVFVS
MILITAVIT ANIS XXVI
VIX (it) ANN (is) LIX H (ic) S (itus) est
Sit T (ibi) T (erra) L (ecis)

« Publius Manlius Rufus a été soldat pendant vingt-six ans. Il a vécu cinquante-neuf ans. C'est ici qu'il repose. Que la terre te soit légère. »

4° Epitaphe d'un gaulois (de Bordeaux ou de Bourges), qui servait dans l'aile II des Thraces, stationnée à Cherchel ou Césarée au second siècle. Les deux fragments qui se raccordent sont complétés par un troisième fragment que Schmitter a eu sous les yeux (C. I. L. n° 21024) et qui a disparu.

Tib. Claudius con GONETIA *cus*
Eques alae II THRACVM
Natione bitu RIX AN (*norum* LX)
Stipend DIO
RVM XXXIII H (ic) S (itus) E (st) S (it)
T (ibi) T (erra) L (ecis)
TI (*berius*) CLAUDIVS VIA (*tor*)
et Tiberius Clau
DIVS CLEMENS ET *Claudia*
... RICA FILII EIVS HEREDES
ex t ESTAME *nto facien*
dum cur AVERVNT

« Tiberius Claudius Congonetiachus, cavalier de l'aile II des Thraces, Biturige de nation. Il avait soixante ans. Il a servi pendant trente-trois années. C'est ici qu'il repose. Que la terre te soit légère. Tiberius Claudius Viator et Tiberius Claudius Clemens et Claudia... Rica, ses enfants et héritiers, lui ont élevé cette tombe, conformément au testament. » (C. I. L. n° 21024).

5° Plaque de marbre, mentionnant un soldat du détachement de syriens qui était campé à Lalla-Marnia, mais avait son état-major à Cherchel.

D (is) M (anibus) S (acrum)
AGRIOV
MIL (itis) N (umeri) SV
RO (rum) MILITA (vit)
ANNIS XVIII
VIX (it) AN (nis) XXXVIII
B E (*marito bene merenti?*) IVL (ia)
SILVA FECIT

« Agrios, soldat du détachement de syriens. Il a servi pendant dix-neuf ans. Il a vécu quarante-neuf ans. (A son mari ?) Julia Silva a élevé ce monument. »

6° Fragment de marbre bleuâtre (0^m22×0^m16) contenant l'épithaphe de la pupille d'un primipilaire ou centurion, commandant la première compagnie de la cohorte :

ALVMNAE
mi NI PRIMIPIL (*aris*)
QV *a* E VIXIT ANNIS XVIII
mensi BVS DVOBVS
diebus duodecim

« A la pupille d'Herminius (?), primipilaire. Elle a vécu dix-huit ans, deux mois et douze jours ». (La dernière ligne que Schmitter a eue sous les yeux en 1883, a disparu).

7° Plaquette de marbre blanc (0^m22×0^m29). (Pl. ix) :

SECVNDVS
PATER
HEDIAE FILIAE
VIXIT ANNIS II
MENS (*ibus*) II DIEB (*us*) V
S (*it*) T (*ibi*) T (*erra*) L (*evis*)

» Secundus à sa fille Hedia. Elle a vécu deux ans, deux mois et cinq jours. Que la terre te soit légère ! » (C. I. L. n° 21309).

8° Plaquette rectangulaire de marbre blanc : (0^m35×0^m15). (Pl. ix) :

GEMELLAE FILIAE
PHILOCALVS PATER FECIT

» A sa fille Gemella, Philocalus a élevé cette tombe ».

(Une autre inscription du musée de Cherchel mentionne un *Philocalus*, comme affranchi du roi Ptolémée, dernier roi de Maurétanie).

9° Plaquette de marbre (8^m32×0^m18).

D (*is*) M (*anibus*) S (*acrum*)
CALPVRNIVS MODESTVS
CALPVRNI FILIVS VIXIT
ANNIS V ME *n* SES X
DIES VI

» Calpurnius Modestus, fils de Calpurnius. Il a vécu cinq ans, dix mois et six jours ». (C. I. L. n° 21155).

10°

D (is) M (anibus)
L VAL SATVR
NVS VIXIT ME
NSES V DIES
XXI

» Lucius Valerius Saturnus a vécu cinq mois et vingt et un jours ».
11° Fragment (0^m22 × 0^m22) contenant l'épithaphe d'une petite fille :

... YPIADI FIL (iae)
FECIT

Vixit an NO VNO MENS (ibus) V
di ES XVIII

» A sa fille Alypias (?) Elle a vécu un an, cinq mois, dix-neuf jours »
12° Fragment de stèle (avec l'image d'un enfant vêtu d'une toge et tenant un fruit), 0^m24 × 0^m19.

PATRE REPEN
TINVM

» Enlevé à son père d'une façon soudaine ». (C. I. L. d° 21298). (Pl. ix).
13° Inscription entourée d'une moulure rectangulaire, et gravée sur un demi-cylindre (calcaire coquillier, hauteur 0^m40, largeur 0^m62). A droite de l'inscription, une petite niche cintrée. (Planche ix).

D (is) M (anibus)
AGATHOPO FIL (io)
VIXIT
MENS (ibus) II DIEB (us) V
EVTYCHIANVS
P (ater) BEN (e) MER (enti) FECIT

» A son fils Agathope, qui a vécu deux mois et cinq jours, Eutychianus a élevé ce monument ».

14° Fragment de marbre (0^m16 × 0^m16) :

D (is) M (anibus)
LATISI MASCU (li) caesa
RIENSIS VIXIT...
HIC SEPULTVS EST
HYGIA MATE (r)
DESIDERA (tissimo)

» Lucius Atisius Masculus (?) de Césarée. Il a vécu... C'est ici qu'il a été déposé. Hygia, sa mère, à son enfant très regretté: »

15° Plaque rectangulaire (0^m 23 × 0^m 14) rayée par le lapicide, pour obtenir des lignes régulières, comme la page d'un écolier :

D (is) M (anibus)
SEXTVS
CAECILIVS
PAVLINVS VIX (it)
AN (nis) XV M (enses) V
DIES XXIII

« Aux dieux mânes. Sextus Caecilius Paulinus. Il a vécu quinze ans, cinq mois, vingt-quatre jours ». (C. I. L., n° 21148).

16° Plaque rectangulaire :

DIS MANIBUS
CAECILIVS SATVRNINVS (C et A lettres liées)
VIXIT ANNIS XVI

« Cæcilius Saturninus repose ici. Il a vécu seize ans. »

17° Épitaphe gravée sur un fragment de dallage en onyx (hauteur, 0^m 25) :

D (iis) M (anibus)
M (arci) ARRI SILVA
NI ARRI F (ilii) VI
XIT ANNO VNO
MENS (ibus) III, DIEB (us) XXI
S (it) T (ibi) T (erra) L (evis)

« Marcus Arrius Silvanus, fils d'Arrius. Il a vécu un an, quatre mois, vingt et un jours. Que la terre te soit légère ! » (C. I. L., n° 21137).

18° Plaque de marbre (0^m 34 × 0^m 25) :

D M
VAL (erio) MVRICLIONI
VIXIT AN (nis) XVII M (ensibus) X
D (iebus) V VAL (eria) DEMETRI
A MAT (er) F (ilio) PIENTIS (simo)
H (ic) S (itus) E (st)

« A Valerius Muricion. Il a vécu dix-sept ans, dix mois et cinq jours. Valeria Demetria, à son fils très pieux. C'est ici qu'il repose. » (C. I. L., n° 21325).

19° Fragment de marbre :

LAV (*Claudia*)
MATER FILIO
(*pi*) ISSIMO
hic S(itus) E(st) S(it) T(ibi) T(erra) L(evis)

« Claudia, à son fils très pieux. C'est ici qu'il repose. Que la terre te soit légère ! »

20° Épitaphe dédiée par un mari à sa femme. (Plaquette de marbre vert, 0^m 23 × 0^m 17) :

D M S
CAECILIA COLONICA VI
XIT ANNIS XVIII GALLO
NIVS SATVRNINVS
MARITAE PISSIM(*ae*)
ITEM STERCOROSAE
SOROR(*i*) EIVS VIX(*it*) A(*nnis*) VI

« Caecilia Colonica. Elle a vécu dix-huit ans. Gallonius Saturninus à sa femme très pieuse. Et aussi à la sœur de celle-ci, à *Stercorosa*. Elle a vécu six ans ». (C. I. L., n° 21151).

Si quelques-uns des personnages mentionnés dans nos inscriptions portent de jolis noms, comme *Philocalus* (en grec, *ami du beau*), cette *Stercorosa* est affligée au contraire d'un nom qui signifie en latin « excrémenteuse ».

21° Plaquette de marbre (0^m22 × 0^m18) dédiée au défunt par son frère.

D M
C(*aio*) IVLIO ROMVL(*o*)
VIX(*it*) AN(*nis*) XXXV
C IVLIVS
SEGONTIVS
FRATRI PISS(*imo*)
H(*ic*) S(*itus*) E(*st*)

« A Caius Julius Romulus. Il a vécu quarante-cinq ans. Caius Julius Segontius à son frère très pieux. C'est ici qu'il repose ». (*Corpus inscriptionum latinarum*, n° 21231).

22° Plaque de marbre (points séparatifs constitués par d'élégantes feuilles de lierre) :

D M
IVLIAE HOSPITAE
NONII FIRMINVS
AQVILA EXTRICATVS
MATRI

« A Julia Hospita, fille de Nonius Firminus Aquila Extricatus a élevé cette tombe à sa mère ». (C. I. L., n° 21242) (Planche ix).

23° Fragment (0^m21 × 0^m28) :

LAETORIVS (se)
CVNDVS ET LAE
TORIA IVLIA
HERED(es) EIVS DE
SVA PECVNIA DE
DICAVERVNT

« Laetorius Secundus et Laetaria Julia, héritiers du défunt, lui ont élevé cette tombe à leurs frais ». (C. I. L., 21254).

24° Plaque de marbre jaune (hauteur 0^m19) :

M (arcus) VLP (ius)
VIXIT AN(nis)...
Hic SITVS EST S(it) T(ibi) terra levis
SINCLETIVS
Mo NUMEN (tum)
Suis im PENSIS F(ecit)

« Marcus Ulpus a vécu... (le chiffre des années manque). C'est ici qu'il repose. Que la terre te soit légère, Sinclétius a fait faire à ses frais ce monument ». (C. I. L., n° 21332).

Dans le mur de la ferme de M. Peyron reste encastrée l'épithaphe d'Ulpija (femme sans doute de ce Marcus Ulpus), ainsi que celle de Quintus Gavius Frontinus (elle comprend dix-sept lignes), centurion des *Singulares* (corps d'élite).

En versant libéralement au musée les inscriptions ci-dessus énumérées, relatives à des gens de notre race, qui nous ont précédés sur cette terre d'Afrique, M. Peyron a donné un bon exemple, dont il convient de le féliciter. La collection épigraphique de Cherchel qu'il a tenu à enrichir constitue, en effet, pour les habitants de la ville, comme un fond d'archives municipales.

Outre les textes en question, semblant provenir d'un cimetière militaire qui était situé à l'est de Césarée, M. Peyron a bien voulu nous céder également pour le musée quelques fragments intéressants de sculpture :

1° Un sphinx (calcaire, hauteur 0^m65), qui naguère décorait, comme un acrotère, le toit de sa ferme. L'animal n'est pas accroupi, mais posé sur son train d'arrière comme un chien assis et qui veille. Il a une tête de femme d'aspect bienveillant. Un bandeau de cheveux formant bourrelet encadre la tête. Sur la nuque, les cheveux sont réunis en chignon. Le buste est aussi un buste de femme, qui, au-dessous des seins, prend la forme d'un corps de lion. Il reste les pattes de devant, la partie postérieure disparaissant dans le socle. Le corps est pourvu de deux ailes levées verticalement (largeur d'une aile à l'autre, 0^m17). Ce sphinx provient, comme les inscriptions, de la région des tombeaux, où il avait une signification religieuse et tutélaire, outre qu'il symbolisait le mystère de l'au-delà. (Planche ix).

2° Un épais couvercle d'urne funéraire en marbre (diamètre 0^m26) en forme de calotte conique, élégamment décorée de nervures représentant treize anneaux allongés distribués circulairement. (Planche ix).

3° Le bas d'une statue colossale d'empereur (marbre, hauteur, socle compris, 0^m77) dont il ne reste que la jambe droite flanquée d'une corne d'abondance. (Pl. ix).

IV

Dédicace à un personnage de Césarée émanant d'un municiple dace, et torse d'Hercule.

M. Bossi, entrepreneur, nous a remis, pour le musée, deux fragments de stèles funéraires, l'une représentant une enfant debout, drapée, la main sur la poitrine, accostée d'une colonnette, et l'autre un buste de femme, avec un voile sur la tête.

Il nous a cédé également un bloc de calcaire, portant, dans deux compartiments rectangulaires séparés par une moulure, l'épithaphe assez fruste d'un *Lucius Aprilis Homolanus* et celle de sa femme *M. Aria Fortunata*.

Enfin quelques recherches partielles, amorcées par nous, à droite de la route d'Alger, dans la région des tombeaux, où l'on avait parlé d'un prétendu souterrain conduisant à un caveau funéraire, et qui n'était qu'un mur éboulé en forme de voûte, nous ont fait découvrir une autre plaquette de marbre (0^m28 × 0^m23) contenant l'épithaphe d'une mère

nommée Malia Corinthia et de ses deux enfants, dont l'un était caba-
retier :

D M
MALIAE CORINTHIAE MATRI
ET MANLIO TABERNARIO FIL (*no*)
ET MANLIAE EVTACTILLAE FIL (*iae*)
H (*ic*) S (*iti*) S (*unt*) S (*it*) V (*obis*) T (*erra*)
L (*evis*)

« A Ma (*n*)lia, originaire de Corinthe, et à Manlius, tavernier, son fils,
et à Manlia Eutactilla, sa fille. C'est ici qu'ils reposent. Que la terre
vous soit légère. » (Pl. ix).

De plus, le 4 février 1903, dans la propriété Quartero, (à l'angle de la
rue de l'Est et de la rue Romaine), à l'endroit même où nous avons
exhumé l'an dernier deux piédestaux dédiés à Marc Aurèle Zénon Janua-
rius et à Titus Caesernius Macedo, gouverneurs de Maurétanie, on a
découvert un troisième piédestal, une troisième base honorifique.

C'est des bords du Danube, d'un municpe fondé par l'empereur
Hadrien et qui s'appelait *Drobeta* (aujourd'hui Cernetz, en Valachie)
qu'est adressé à un personnage de Césarée — gouverneur de la province,
très probablement, lui aussi — l'hommage suivant :

(Inscription en grandes lettres, encadrée, comme les deux précédentes,
d'une moulure rectangulaire) :

SEX(*to*) CORNELIO
LVCAERIANO
MVNICIPIVM
HADRIANUM
DROBETENSE
EX DACIA

« A Sextus Cornelius Lucaerianus le municpe (fondé par Hadrien) de
Drobeta, en Dacie ». (Pl. v).

Pas plus que pour la dédicace à Titus Caesernius Macedo (offerte à
l'époque de Trajan par des indigènes nomades, par une tribu de Maures
Maccues), le texte en question n'indique le pourquoi de cet hommage, et
les causes de la gratitude manifestée par ces habitants d'une ville loin-
taine.

Quelles sortes de relations existaient donc entre ces deux provinces de
l'empire ?

Quel service le gouverneur de Césarée de Maurétanie pouvait-il bien
avoir rendu à cette bourgade perdue au fond de la Dacie ? Avait-il
séjourné en Dacie avant d'être appelé au commandement des troupes
maurétaniennes, et s'était-il fait, à Rome, auprès de l'empereur, comme

Il arrivait quelquefois, l'interprète écouté de leurs doléances, et l'avocat de leurs revendications ? En ce cas, ceux-ci, pour commémorer l'intervention de leur défenseur, l'auraient honoré par l'érection solennelle d'un piédestal avec dédicace, qu'accompagnait sans doute une statue.

D'autre part (autre conjecture), on sait, par les stèles funéraires de Dazas et de Licaus, découvertes à Cherchel (et ornées de bas-reliefs représentant un cavalier qui terrasse un ennemi) que la sixième et la septième cohorte des Dalmates, auxquelles appartenaient respectivement ces deux cavaliers stationnaient à Cherchel ou Césarée de Maurétanie, au second siècle de notre ère. Or, le gros des contingents dalmates, d'où ces détachements étaient tirés, tenait garnison dans le pays des Daces.

Quelques-uns de ces anciens soldats, venus à Césarée, et retournés en Dacie où peut-être ils avaient obtenu des concessions de terre, ont pu envoyer de là-bas, à leur chef, à leur protecteur, une marque publique de leur reconnaissance, dont cette pierre nous a gardé le souvenir, tout en étant muette sur les circonstances qui l'ont provoquée.

Quoi qu'il en soit des deux hypothèses provisoires ci-dessus alléguées pour essayer d'en expliquer les motifs, cette inscription honorifique — dont la date se place entre le règne de l'empereur Hadrien (117-138) et l'année où Drobeta, d'abord simple municpe, fut élevé, par suite de son développement et de l'extension de ses droits, au rang de colonie, sort de la banalité des inscriptions funéraires, et présente un intérêt politique.

Le propriétaire nous a gracieusement cédé pour le Musée cette inscription, ainsi qu'une statue d'homme (torse et cuisses) (marbre, hauteur 1^m20), trouvée quelques jours après, au cours des mêmes excavations devant servir à l'établissement d'une cave. En même temps on rencontrait, toujours en bordure sur la voie romaine, deux chapiteaux et un mur en pierres de taille de 3^m30 d'épaisseur sur 10 mètres de long, reste de quelque édifice considérable (temple de Rome et d'Auguste ?).

Ce torse nu (Planche X) appartenait à une statue colossale. De facture classique, comme certains torsos d'Hermès ou d'Apollon, que nous avons précédemment recueillis dans les Thermes, il rappelle plus spécialement le modelé des athlètes de l'école de Polyclète. Même la musculature puissante et le profil des hanches semblent le rapprocher de la statue d'Hercule (au cou de taureau, comme le saint Paul d'Albert Dürer), que nous avons découverte en 1887, et qui passe pour la reproduction d'un bronze grec du cinquième siècle, exécutée au temps d'Auguste. Les statues d'Hercule et les piédestaux consacrés à Hercule ne manquent pas au musée de Cherchel — pas plus que les statues de Diane, si nombreuses — et leur fréquence s'explique par la survivance à l'époque romaine de certains cultes phéniciens, Hercule ayant pris la place de Melkart, comme Diane avait succédé à Tanit. D'autre part, Juba II se flattait de descendre d'Iol, fils d'Hercule, et quelques-unes

de ses monnaies, reflétant cette prétention, le représentent avec les emblèmes de son aïeul (massue et peau de lion). Il serait intéressant d'avoir un Juba II en Hercule, mais aucun fragment d'attribut, dans les investigations que nous avons continuées sur le lieu de la découverte, n'a été rencontré qui puisse nous fixer même sur la signification précise de ce torse.

Nous devons des remerciements à M. Quartero pour ce nouveau présent fait au musée local qui s'enrichit ainsi de jour en jour, grâce aux fouilles méthodiquement poursuivies depuis quelques années (1), grâce aussi au bon vouloir et aux libéralités des habitants de Cherchel.

VICTOR WAILLE,

Professeur à l'École Supérieure des Lettres.

(1) Pour la seconde fois, le Conseil municipal de la ville de Cherchel, a voté à l'unanimité et au nom de la population, des remerciements à celui que le gouvernement général, sur la proposition du Service des Monuments historiques, avait chargé de présider à ces recherches, et qui s'est trouvé très largement récompensé de son concours et de son bon vouloir, par cet hommage spontané et populaire. Voici le texte de la délibération, d'après le compte-rendu qu'en a publié la *Dépêche Algérienne* (1^{er} août 1904) : « A l'occasion de la nouvelle subvention accordée à la commune pour fouilles archéologiques à exécuter en 1904, et sur la proposition d'un de ses membres, le Conseil, à l'unanimité, vote de chaleureux remerciements à M. Waille, professeur à l'École supérieure des Lettres, qui a bien voulu donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à la ville, en acceptant encore la direction de ces travaux. L'assemblée municipale tient à témoigner à M. Waille toute sa reconnaissance pour son concours aussi savant que dévoué, grâce auquel le musée de Cherchel s'enrichit chaque jour ; il lui exprime sa gratitude pour le don précieux qu'il vient de lui faire de sa belle collection personnelle de monnaies antiques. Le Conseil prie le Maire d'être auprès de M. Waille l'interprète de ces sentiments, que partage toute la population, et de lui adresser une copie de la présente délibération. »